

reviennent du Nyanza; ils marchent de l'avant, se dirigeant vers le sud, et arrivent en quelques heures à une colline dont le pied disparaît sous des bosquets de plantains superbes. La bonne nouvelle en parvient au camp sur le soir et, ce qui vaut encore mieux, quelques échantillons de ces fruits merveilleux, odorants et mûrs, dont nos rêves de la nuit prolongent la douce image.

Richesse si grande, après si dure famine, impose la nécessité d'une halte de quelques jours. De bon matin, le campement se vide; sauf les malades et les sentinelles, tous courent aux provisions. Dans l'après-midi rentrent les fourrageurs chargés du précieux butin; quelques-uns, portant à deux un immense régime de bananes, me rappellent la vieille gravure où Caleb et Josué plient sous le poids de la grappe d'Eschol. Les plus prévoyants avaient déjà pelé et coupé leurs fruits en tranches, tout prêts pour le séchage; les malades avaient installé les claies, amassé le combustible; on se mit à l'œuvre aussitôt. Le plantain une fois grillé, on en confectionna des gâteaux, des potages délectables, du gruau pour le déjeuner du matin. Les plus beaux spécimens sont réservés pour la maturation. Ils feront alors d'excellents poudings, une bière très recommandable et même une sauce pour assaisonner la bouillie. Le 16 juillet, nous reprenons la route sur la berge, suivant notre ancien tracé d'aussi près que possible; en sept heures nous étions aux Petits Rapides, en amont des chutes de Mavabi. Ce point dépassé le lendemain, nous cherchons les canots immergés par nous l'année précédente; ils ont disparu. Quatre heures après, nous atteignons la cale d'Avambouri. La route en était bien améliorée. Mille paires de pieds, au moins, l'avaient foulée depuis que nos quarante bûcherons, à coups de cognée, taillèrent le sentier dans la brousse. Des squelettes gisaient le long du chemin, et plus d'un de nos pauvres Madi allait en augmenter le nombre; jour après jour, ils tombaient pour ne plus se relever. Rien ne pouvait les décider à se pourvoir de nourriture pour le lendemain. Dix plantains leur semblaient un fonds inépuisable, et l'aube les trouvait déjà mourants de faim. Afin de leur sauver la vie, il fallait faire halte le plus souvent possible pour les mettre à même de manger tout leur saoul. Nous passons donc deux jours à Avambouri pour reposer et consoler un peu ces pauvres gens.

Le 20, marche de sept heures et demie; nous campons au-dessous de la cataracte de Bafaido, après avoir perdu en route un Zanzibari et quatre Madi. Parmi ces derniers se trouvait un chef dont un de ces terribles attelets avait percé le pied. Comme nous allions partir, il déclara sa résolution de finir où il était; il réunit ses camarades, leur distribua ses bracelets, anneaux et chevillères, ses boucles d'oreilles et ses torques de fer poli, puis il se recoucha, le visage paisible, sans la moindre émotion apparente. Tout cela était admirable, mais j'eusse préféré qu'il luttât bravement au lieu de s'étendre pour mourir.

Un peu plus tard, nous découvrons un canot et, quelques heures après, trois autres; voilà pour nos plus malades. Il aurait été cruel de s'arrêter pour envoyer du secours au chef madi. S'il n'était déjà mort de son mal, il n'en valait guère mieux, car, dès le départ de l'arrière-garde, les hordes indigènes se précipitaient à la place qu'elle venait de quitter, et achevaient les infortunés laissés en arrière.

Le lendemain, nous marchons deux heures seulement. Ougarrououé s'est arrêté comme nous aux cataractes, et pendant plus longtemps, à en juger par les vestiges de son installation qui, vue de loin, nous apparaît comme un grand village; nos pirogues traversent le Large des Hippos. Le lendemain, nous faisons collation au campement où nous avions enterré les pelles et autres articles que notre faiblesse nous avait empêchés d'emporter. La cache est toujours là, mais les déserteurs en ont enlevé nos dix défenses d'éléphants, et les indigènes se sont emparés du reste. Nous passons la nuit aux cataractes de Bassopo. La journée a mal fini. A l'embouchure de l'une des nombreuses criques qui se déversent dans l'Itouri, nos Zanzibari avaient découvert quelques canots soigneusement cachés. Joyeux, insoucians, malgré leur expérience des dangereux chenaux de la cataracte, ils s'y étaient embarqués, descendant le furieux courant au fil de l'eau. Un d'entre eux s'y noya et un jeune garçon des troupes d'Emin. La pirogue chavirée portait aussi deux soldats égyptiens, qui se sauvèrent à grand'peine, laissant dans le tourbillon leurs effets et leur carabine.

Deux Zanzibari, Nassib et Djouma, manquent à l'appel du soir. Nous faisons halte le 24, pour envoyer à leur recherche;

nos éclaireurs battent inutilement le pays. Mais, une heure plus tard, une balle passe au-dessus du camp. On se met en quête. C'est notre Nassib qui rentre au bercail, accompagné de son ami Djouma. Il raconte avoir vu dans la brousse un des nôtres sur lequel il avait tiré, le prenant pour quelque espion indigène. « Mais pourquoi s'étaient-ils écartés de la colonne? — Ils avaient vu de beaux plantains, ils s'étaient arrêtés pour les cueillir, ils s'étaient assis pour les peler et les sécher comme provision de route. Ce travail leur avait pris seize heures au moins », et ils disent avoir inutilement cherché nos traces! Les traces de 200 hommes! Je ne puis décider qui mérite le plus mon admiration : la sottise de ces gens à modique cervelle, tranquillement installés au milieu de féroces cannibales, sans cesse à la piste pour s'emparer des traînants, ou la crainte inexplicable qui, dans cette occasion, a retenu les indigènes.

Le 25, nous campons au-dessous des rayols de Bavikai pour entrer le jour suivant dans le populeux district d'Avé-djeli, en face du confluent du Nepoko, et dans le village même où, treize mois passés, le D^r Parke avait amputé avec tant de succès le pied d'un de nos malheureux Zanzibari.

Je n'ai jamais senti avec tant d'âpreté les misères d'une marche en forêt, affaibli comme je l'étais par la déplorable nourriture — je devrais dire la diète — dont les végétaux faisaient les seuls frais. A ce moment, nous avions trente Madi en train de rendre l'âme. Le noir d'ébène de leurs corps nus avait pris une teinte gris-cendrée; les os saillaient sous la peau à s'étonner que de tels squelettes pussent mettre un pied devant l'autre. Presque tous étaient en proie à quelque horrible mal, tumeurs, ulcères fétides, escarres sanieuses, cachexie et dysenterie chronique, amené par l'insuffisance des vivres. Un simple regard jeté sur ces cadavres vivants, joint à l'infection engendrée par leurs plaies, me causait des nausées. Avec cela, l'odeur des végétaux en décomposition sur le sol, l'atmosphère embrasée, étouffante, imprégnée des miasmes qui se dégagent de ces débris d'insectes, de plantes, de feuilles, de brindilles et de rameaux. A chaque pas, ma tête, mon cou, mes bras, mes vêtements sont saisis par quelque liane, par les crocs du calamus, les ronces tenaces, les chardons gigantesques qui égratignent et déchirent tout ce que happent leurs aiguillons. Des bestioles de toute sorte

et en nombre incalculable apportent leur contingent à ma misère, et plus que toutes, ces fourmis d'un noir brillant qui affectionnent l'arbre trompette. Quand on marche sous le feuillage, ces affreuses petites pestes se laissent tomber sur le voyageur, et je laisse à penser quelle fête! Leur morsure est plus douloureuse que celle de la guêpe ou de la fourmi rouge; la partie piquée enfle rapidement, blanchit et forme cloche. Je passe les autres variétés de fourmis noires, les jaunes, les rouges qui traversent le sentier en colonnes serrées et couvrent de leurs légions chaque plante, qui cherchent leur vie sur chaque feuille d'arbre. Ces spectacles, ces odeurs ne sont, hélas! que le fond général du tableau; chaque jour y met son trait particulier de tribulations et de peines que le triste état de mes forces et l'abattement de mon esprit rendent presque intolérables. Le sort des vingt hommes d'élite envoyés à la recherche du major m'inquiète autant que celui de l'arrière-garde elle-même. Je ne sais plus ce que c'est que la viande, je ne vis que de bananes et de plantains, et les différentes façons dont notre cuisinier les accommode ne parviennent plus à tromper mon estomac, qui crie avec angoisse vers un morceau de chair. Mon pas est devenu tremblant, mes muscles ont disparu; je ne suis plus que nerfs et tendons!

Je surprends une conversation entre mon garçon de tente Séli et un autre Zanzibari. D'après mon jeune serviteur, « le maître n'en a pas pour longtemps, car ses forces déclinent chaque jour. »

— Plaise à Dieu, reprit l'autre, que nous trouvions bientôt des poulets et des chèvres! C'est de viande qu'il a besoin, et il y en aurait si Ougarrououé n'avait pas tout enlevé dans le pays.

— Ah! dit Séli, si les Zanzibari étaient des hommes et non des brutes, ils partageraient avec le maître tout ce qu'ils trouvent en fourrageant de droite et de gauche. Ne se servent-ils pas de ses fusils et de ses balles? ne doivent-ils pas en retour lui donner ce qu'ils ont abattu avec ses propres armes?

— Il n'y aurait pas de Zanzibari assez méchant pour ne pas le faire, mais trouvent-ils quelque chose qui vaille la peine d'être partagé?

— Oh! j'en connais qui chipent presque journellement quelque poulet ou quelque chèvre, mais sans en apporter au maître. »

A ce moment, j'appelle Séli et lui enjoins de dire ce qu'il sait. A force de questions, j'obtiens la vérité; le fait est patent: deux chefs zanzibari, Ouadi Mabrouki et Mourabo, célèbre depuis Boumbiré, ont trouvé, le 25, une chèvre et trois poules qu'ils ont mangées en cachette. C'est une des premières marques d'ingratitude que je puisse reprocher à ces deux hommes. Cette découverte me valut une part dans leurs rapines ultérieures. Le soir même, ils me remirent trois poulets; quelques jours après, j'avais recouvré mes forces. Mais nos Madi pauvres et nus, semblable chance ne vint pas les sauver!

Pendant notre halte d'Avédjeli, nous préparons une abondante provision de plantains séchés, et, embarquant sur notre flottille tous nos Madi avec les bagages et la moitié des Zanzibari, nous marchons jusqu'aux rapides d'Avougadou, que, le 27, nos pirogues descendent avec succès. Le jour suivant, nous faisons collation au campement où, en août 1887, j'avais tant de jours attendu la colonne perdue. Le 30 juillet, nous anuitions au village de Mabengou.

Au coucher du soleil, ces grandes chauves-souris appelées *popo* en souahili passèrent en nombre immense, allant regagner leurs antres de l'autre côté de la rivière. Il ne restait au firmament qu'un étroit ruban bleu; le reste disparaissait sous l'épaisse nuée. Elle s'étendait sur plusieurs kilomètres, et, par les 680 individus que je comptai au-dessus de ma tête, on peut se faire une idée approximative des myriades de chéiroptères qui la composaient.

Le 31 juillet, nous sommes à Ayissibba, fameuse par sa résistance à notre avant-garde et par le fatal effet des flèches empoisonnées sur quelques-uns des nôtres. Nous trouvons dans une cabane, soigneusement enveloppés de feuilles, la pointe d'un de nos pieux de tente, un chiffon de papier, l'étui métallique d'une cartouche remington et un morceau de velours vert provenant d'une boîte de chirurgie. Ce curieux petit paquet, suspendu à une poutre, était déjà sans doute passé à l'état de fétiche. Dans une autre hutte nous mettons la main sur un collier d'anneaux de fer et dix cartouches en bon état. Ces dernières ont dû appartenir à l'un de nos infortunés déserteurs dont la chair aura défrayé le pot-au-feu du ménage. Une vieille jaquette découverte dans un coin nous confirme dans cette opinion.

Quelques heures plus tard, une petite fille de huit ans, toute nue, s'avancait d'un pas calme, et s'adressant dans sa propre langue à un Zanzibari: « C'est donc vrai! s'écria-t-elle. J'ai entendu un coup de fusil et je me suis dit dans ma cachette: Ce doit être mon peuple, je veux aller voir; les païens n'ont pas de fusils. » Elle donna son nom: *Hatouna Mquini*, « Notre Unique », puis elle nous raconta qu'elle et cinq femmes malades avaient été abandonnées en ce lieu par Ougarrououé; dès qu'ils eurent perdu de vue la flottille du chef arabe, les indigènes, se précipitant sur elles, tuèrent les cinq femmes. Elle avait pu s'échapper, et, depuis, elle vivait cachée, se nourrissant de fruits sauvages. Elle cueillait des bananes pendant la nuit, se proposant de les manger quand elles seraient mûres, puisqu'elle n'avait pas de feu pour les cuire. Une escarmouche avait eu lieu entre Ougarrououé et les Aveychebba; beaucoup de ceux-ci étaient restés sur le carreau. Quant au vainqueur, il avait passé cinq jours dans le village pour faire ses provisions, mais il était reparti depuis longtemps, « depuis plus de dix jours ».

Quatre heures et demie jusqu'à Engoueddé; sept heures et demie jusqu'au-dessus des rapides de Nedjambi, et nous campons vis-à-vis une île habitée par les pêcheurs bapaiya. Les armes, les munitions sont débarquées, et nos « marinières » reçoivent l'ordre de passer par la branche de gauche. Mais pendant que nous sommes occupés au transport sur la route de terre, la majorité des rameurs se met en tête de prendre le courant de droite. Cette désobéissance nous coûte un chef zanzibari, cinq Madi et un canot; deux autres furent chavirés. Un de nos porteurs, Sélim de son nom, fut tellement battu contre les roches du bord par le ressac furieux, qu'un mois après cet accident il pouvait à peine marcher.

Le même soir, nous arrivions aux chutes de Panga; je laissai un détachement à la garde des canots, puis nous dressâmes nos tentes au-dessous de la cataracte. Les piétons mirent la main sur une petite provision de maïs qui, réduit en farine, fit mon repas du soir. Une pluie torrentielle, commençant à minuit pour ne finir que treize heures plus tard, nous contraria beaucoup au portage. Cependant, la nuit tombait à peine que notre flottille de 19 canots était réunie saine et sauve en aval des chutes, en face de notre campement.

Les indigènes de Panga s'étaient réfugiés dans leur île, près de la rive gauche, avec leurs chèvres, poules et autres appartenances; mais des filets et des lignes étaient restés à portée dans les chenaux. Il nous fut facile de capturer plusieurs beaux poissons. Pratiquement, nous n'avions rien à craindre de ces natifs et personne parmi nous ne songeait à les molester. Mais, comme ils manifestaient un grand désir de lier connaissance, se versant de l'eau sur la tête et la faisant rejaillir sur le corps, quelques braves gens des nôtres s'approchèrent pour leur répondre amicalement. Les hardis indigènes se jettent en pleine cataracte, et l'un d'eux, s'approchant sans être remarqué, zagaie un de mes hommes dans le dos.

Le lendemain, quarante fourrageurs se répandent aux environs, à la recherche des provisions. Ils reviennent vers la nuit, chacun avec sa charge de fruits et de légumes, mais l'un d'eux, un Madi, a été grièvement blessé d'une flèche.

Le 7, les pirogues atteignent en deux heures et demie notre ancien campement en face du confluent de la Ngoula; notre troupe met huit heures à franchir cette distance de 18 kilomètres environ. Au village de Mambanga, où nous arrivons le lendemain, bonne récolte de vivres, mais Djaliffi, un de nos Zanzibari, a reçu une grave blessure de flèche. La pointe — elle avait presque 4 centimètres de long — resta dans la plaie et empêcha notre homme de rien faire pendant deux mois; sitôt éliminée, Djaliffi guérit en quelques jours.

L'ancienne chefferie de Mougouyé ou May-youi n'était plus reconnaissable. Tous ses villages avaient été incendiés, ses belles plantations coupées. A la place de l'établissement du chef s'étendait un immense bivouac. Croyant à la présence d'Ougarrououé, nous tirons un coup de fusil, mais personne ne répond. Nous allons retrouver notre ancienne campée de la rive gauche, sur des arbres de laquelle le lieutenant Stairs avait « griffé » pour le major la date du 31 juillet 1887. Arrivés là, quelle n'est pas notre surprise de trouver une femme fraîchement tuée et lavée, étendue sur la berge, et tout près, trois régimes de plantains, deux marmites et un canot assez grand pour cinq personnes. Nous étions tombés sur une partie fine; notre coup de feu avait fait prendre le large au moment où l'on préparait la petite fête. Une escouade fut envoyée en reconnaissance de l'autre côté de l'eau; elle revint avec la nou-

velle qu'Ougarrououé était parti le matin même, descendant la rivière. Ceci était on ne peut plus regrettable; je brûlais de savoir les nouvelles du bas Arouhouimi, et voulais prier ce chef de ne pas ravager le pays comme il en avait l'habitude, le meilleur moyen, du reste, de détruire par la famine les caravanes venant après la sienne.

Le 10 août, 55 de mes meilleurs engagés, sous la conduite du vieux Réchid, s'acheminaient sur notre ancienne piste, le long de la rivière. Pour moi, je voulais descendre avec notre flottille, et d'une seule traite, jusqu'au rapide aux Guêpes, où je comptais rejoindre Ougarrououé et attendre Réchid.

Nous levions l'ancre à 6 h. 40 du matin, et, ramant avec vigueur, nous étions cinq heures plus tard dans le voisinage des chutes. Bien longtemps avant d'entendre le mugissement des eaux sur les récifs, nous apercevons sur la rive droite une multitude de cases; des hommes vêtus de blanc se meuvent entre les broussailles. A une portée de fusil, nous tirons en l'air, je hisse le drapeau. Il n'est pas plus tôt déployé que les décharges sourdes et répétées des mousquets nous répondent. De grands canots se détachent de la rive droite, et pendant que nous atterrissons sur l'autre bord, des acclamations en langue souahéli nous montrent qu'on nous a reconnus. Après un échange de salams, nous apprenons avec joie que les courriers qui nous avaient quittés depuis près de six mois sont dans le camp. Mais, hélas!... laissant, le 16 mars, le lieutenant Stairs à l'établissement d'Ougarrououé, ils étaient arrivés, le 1^{er} avril, au rapide des Guêpes. Attaqués par les indigènes, ils avaient perdu quatre hommes; devant l'impossibilité de se frayer passage à travers tant d'ennemis, ils avaient dû retourner sur leurs pas, et, rentrant le 26 au campement, ils s'étaient remis entre les mains du chef arabe. Un mois plus tard, Ougarrououé, ayant rappelé ses gens des établissements éloignés, commençait la descente de l'Itouri, et, accompagné de nos courriers, il arrivait le 9 août au rapide, après une marche de soixante-seize jours. Moi, pendant cette période, je revenais du lac Albert. Nous avons mis 29 jours à faire la même route que l'Arabe.

Après nous être installés au village abandonné de Bandeya, vis-à-vis notre allié, qui campait sur la rive opposée, au village, désert aussi, de Bandekia, nous voyons entrer, accompagnant